

Christian Sorrel, *Libéralisme et modernisme. M^{gr}
Lacroix (185-1922). Enquête sur un suspect*

Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 23 x 14,5 cm, 541 p. (Histoire religieuse
de la France 21), 59 €

François Laplanche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4175>

DOI : 10.4000/rhr.4175

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2005

Pagination : 250-252

ISBN : 2200-9285-2

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

François Laplanche, « Christian Sorrel, *Libéralisme et modernisme. M^{gr} Lacroix (185-1922). Enquête sur un suspect* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 25 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.4175>

Christian SORREL, *Libéralisme et modernisme. M^{sr} Lacroix (185-1922). Enquête sur un suspect*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 23 × 14,5 cm, 541 p. (Histoire religieuse de la France 21), 59 €.

L'auteur, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Savoie à Chambéry, est un spécialiste de l'histoire religieuse de cette province. Il a soutenu une thèse sur l'histoire du catholicisme dans le diocèse de Chambéry de 1890 à 1940 et dirigé le volume 8, *La Savoie*, du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine* (Paris, Beauchesne, 1996). Le volume sur Lacroix a été rédigé en vue de l'habilitation à la direction de recherches. Dans son introduction, l'auteur note que l'histoire religieuse a été touchée moins que d'autres secteurs par la défiance des sujets biographiques, imposée par la puissante vague de l'histoire quantitative. Maintenant se produit un reflux de la vague, expliqué par l'attention nouvelle à l'échange symbolique placé au centre de toute réalité humaine. L'histoire se fait par des mots échangés entre les hommes, et, sur cet horizon, la biographie retrouve sa place. Mais pas à n'importe quelle condition. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Febvre notait déjà en 1933 que le fait historique n'est jamais une singularité isolée. Il se place au cœur d'un réseau de séries événementielles dont il met les interactions en lumière. En étendant la remarque aux faits qu'ordonne le récit biographique, on n'aura pas de peine à comprendre que leur portée tient tout entière aux réseaux intellectuels, politiques, ecclésiastiques dans lesquels est inséré le personnage central. Tout autant que l'histoire individuelle de Lacroix, le récit de Christian Sorrel éclaire celle du catholicisme français au temps de ses conflits avec la République.

L'insertion de Lacroix dans le réseau des modernistes français et italiens tient à sa vive conscience du décalage entre les besoins intellectuels de son temps et le niveau culturel du clergé français. Il est qualifié pour émettre un jugement du fait qu'il a un pied dans l'Université. Par ses années d'aumônerie au lycée Michelet, par la soutenance d'une thèse en Sorbonne, sur l'épiscopat de Richelieu à Luçon, il a pu mesurer le degré de méfiante sympathie qu'entretiennent les universitaires français envers un prêtre instruit et rallié à la République. Aussi Lacroix trouve-t-il une tâche à la mesure de ses ambitions réformatrices quand il obtient la direction de la *Revue du clergé français*, qu'il gardera de décembre 1894 à juin 1898. Le recrutement ouvert de nombreux collaborateurs le met en contact avec les élites du catholicisme français. Il aura des échanges épistolaires avec Loisy, mais restera lié surtout à Albert Houtin, impitoyable dénicheur des défaillances de l'Église de son temps. Cependant, Lacroix ne s'impliquera jamais beaucoup dans la question biblique et, dans ses propres travaux comme dans son enseignement aux Hautes Études, c'est l'histoire de l'Église qu'il s'efforcera de dégager des déformations hagiographiques ou apologetiques.

Un autre réseau de Lacroix est celui des prêtres et des laïcs ralliés sincèrement à la République, parmi lesquels émerge l'abbé Lemire, avec lequel Lacroix aura de constants rapports. Il est lié aussi avec une partie du haut personnel politique, surtout Briand et Waldeck-Rousseau. La nécessité de faire carrière pour un prêtre ambitieux passe alors par ce type de fréquentation plus que par les visites à la nonciature. Chez Lacroix, la sincérité n'est pas en cause, puisqu'il se compromet avec courage pour défendre une ligne de conduite honnie des catholiques intransigeants. Mais elle se mêle de quelque ambition, d'un désir d'influence qui crée autour de lui une atmosphère trouble, derrière laquelle se nouent contre lui intrigues et complots, parfois carrément malhonnêtes (comme la création d'une fausse correspondance avec Briand).

Devenu évêque de Tarentaise, Lacroix jouit d'une position qui va lui permettre de hausser le ton et de chercher à se faire entendre. Mais il échoue sur un double écueil. D'une part, il prend position avec résolution pour l'acceptation de la loi de séparation et des associations culturelles qu'elle prévoit. Indigné de la réaction négative de Pie X et de son secrétaire d'État Merry del Val, il communique secrètement à la presse les notes de l'assemblée des évêques français, au cours de laquelle une majorité d'évêques s'est prononcée pour l'acceptation. Les secrètes intrigues de Lacroix sont plus ou moins soupçonnées et dénoncées à Rome. D'autre part, la prétention d'un évêque qui se croit un destin national n'est jamais appréciée par son clergé, surtout quand celui-ci possède une forte tradition locale, comme les Bretons ou les Savoyards. Contre l'intrigant, on peut faire flèche de tout bois, et Lacroix laissait trop d'armes possibles à ses adversaires. Il est finalement acculé à donner sa démission, que le Vatican accepte avec une joie empressée.

Lacroix n'était pas absolument seul et trouvait quelques appuis dans l'épiscopat. Mais les uns le lâchèrent, comme l'archevêque de Bourges, M^{sr} Servonnet, protecteur du premier congrès sacerdotal tenu en 1900 dans sa ville épiscopale. Mignot, l'archevêque d'Albi, lui demeura fidèle et partagea avec lui les jugements sévères sur le pontificat de Pie X. Les amitiés républicaines de Lacroix lui permirent d'obtenir à partir de 1908 un enseignement spécial à l'École pratique des hautes études, sans occuper une chaire à proprement parler.

Le travail de Christian Sorrel repose sur la consultation d'une impressionnante masse d'archives et de textes imprimés de Lacroix. De cette abondante documentation, il tire un récit nourri de faits, mais toujours clair et vivant. Toutes les initiatives de Lacroix sont parfaitement remises en contexte et la singularité du personnage ne s'en détache que mieux. Il est donc très légitime de saluer ce livre comme un complément important et significatif aux travaux d'Émile Poulat sur la crise moderniste ou de Jean-Marie Mayeur sur la démocratie chrétienne. Tout en respectant les convictions de son personnage, Sorrel se dit un peu gêné par ses aspects de comploteur dans l'ombre et par ses défauts personnels, surtout la vanité et

l'attachement aux biens matériels. Mais il n'est pas sûr qu'un prélat d'une droiture cristalline et d'une pauvreté franciscaine aurait été mieux entendu. Il n'est pas niable que Lacroix, déjà marginal, a été marginalisé par ses propres choix, mais la question demeure de savoir pourquoi dans l'Église romaine, jusqu'à une époque très récente, ce sont les marginaux qui ont la vue la plus perçante. Loisy et ses amis l'ont bien vu : toute tentative d'améliorer les relations de l'Église catholique avec la science ou avec la société postulait une réforme de son système de gouvernement.

François LAPLANCHE,
Centre national de la Recherche scientifique.